

La mort en l'absence de transcendance

Lawrence OLIVIER *

Résumé : Les sociétés comme les nôtres démontrent une préoccupation incessante et sans précédent pour la mort. Pourrait-on dire que cet intérêt est la preuve qu'elles cherchent à en conjurer la puissance néfaste ? Ce n'est pas le cas. Au contraire, aujourd'hui, plus que jamais, la vie a perdu toute préséance ; elle est devenue la matière première de la mort. C'est elle qui constamment anéantit toute forme de vie non pas pour en approuver de nouvelles, meilleures, ou, si on refuse le jugement de valeur, pour permettre à la vie de persévérer. L'erreur tient à notre croyance à la puissance de la vie alors qu'elle est mise en échec par une puissance plus imposante encore que celle de la volonté : le néant. Il n'y a rien à surmonter ; le rien est toujours premier et dernier.

Mots clés : mort, vie, néant, dysthanasie, transcendance, simulacre, nihilisme

Aucune cité ne peut s'ériger comme un rempart contre la mort. (Pascal Quignard.)

Nous avons beau nous affaïrer, la mort continue en nous ses longues ruminations, son soliloque ininterrompu. (Emil Cioran.)

À chaque gorgée d'air que nous rejetons, c'est la mort qui allait nous pénétrer, et que nous chassons... Enfin, il faudra qu'elle triomphe ; car il suffit d'être né pour lui échoir en partage ; et si un moment elle joue avec sa proie, c'est en attendant de la dévorer. Nous n'en conservons pas moins notre vie, y prenant intérêt, la soignant, autant qu'elle peut durer ; quand on souffle une bulle de savon, on y met tout le temps et les soins nécessaires : pourtant elle crèvera, on le sait bien. (Arthur Schopenhauer.)

* Lawrence Olivier est professeur au département de science politique de l'Université du Québec à Montréal.

La mort n'est dans aucune société un sujet tabou. Partout, elle est visible même si elle s'interprète et se vit différemment selon les époques et les sociétés¹. Dans les sociétés qui ressemblent à la nôtre, la mort se présente de diverses manières. Il n'y a pas un jour où il n'en est pas question – mort réelle, simulée ou évoquée : accidents de voiture, agressions meurtrières, personnes tuées au cours de conflits ou lors d'épidémies, débats sur l'euthanasie, sur le suicide, campagnes de prévention contre les risques de mort encourus par la consommation de substances illicites, annonces de décès de personnalités connues, publicités mettant en garde contre les maladies mortelles, statistiques sur l'espérance de vie, victimes de régimes politiques meurtriers, etc. Sans parler du cinéma et de la télévision, où la mort sous toutes ses formes est omniprésente². L'ubiquité de celle-ci repose sur une évidence communément partagée : la mort peut surgir n'importe quand, elle frappe tous sans exception, pour mettre fin à notre existence. L'insouciance de certains se change rapidement en désespoir lorsqu'elle touche directement leur existence. Notre quotidienneté en est marquée lourdement. Elle pèse sur chacun d'entre nous comme une fatalité désespérante. Cet aspect tragique de la mort n'est pas le tout de notre conscience de celle-ci ; si elle se montre sous cette guise, c'est qu'elle a déjà beaucoup changé. Plus immanente, notre idée de la mort s'est échappée de la transcendance. L'existence et la mort ne sont plus reliées par un échange symbolique. On l'éprouve de nos jours brutalement, sans médiation directe aucune. La mort est

¹ À Guy Ménard, un ami vertueux. Je parle d'une forme d'amitié rare, pour dire précieuse pour moi, alors jeune professeur à l'UQAM. Tous n'ont pas cette ouverture, cette disposition à la chose intellectuelle ; Guy Ménard est une exception. On en rencontre peu dans notre vie. J'ai eu cette immense chance.

² Pour une personne qui regarde la télévision quotidiennement, il va voir plus de trois morts par jour, très souvent simulées. Simulées, certes, mais dans un effort incroyable d'être comme la mort réelle. C'est énorme, il faut bien l'avouer. Comment est-ce possible ? Pour que cela soit ainsi, il faut bien que la mort ait perdu quelque chose, que notre vision de celle-ci ait changé. Elle est devenue une réalité comme une autre, certes plus tragique. Sans que cette tragédie émeuve plus qu'il ne le faille. La mort comme donnée statistique étonne ou préoccupe mais ne bouleverse ou ne trouble plus. La mort d'un proche est de moins en moins vécue sur le mode de l'affect ; il faut bien reconnaître que s'y joue souvent à cette occasion une représentation affectée des émotions.

devenue une tragédie objective sans qu'on sache bien encore comment il faut entendre cette dernière expression. Parce que la mort s'incarne ainsi, on comprend que des efforts considérables soient faits pour en atténuer le souci ou en conjurer le projet funeste. *Ce en quoi consiste la mort* – pour nous – a cette exigence : il faut combattre cette menace irréversible. D'emblée se trouve posée la difficulté à laquelle on fait face : comment lutter contre l'irréversible ?

Le paradoxe de la mort

Cette dynamique est instructive. La mort comme tragédie et les efforts pour la contrer signifient beaucoup sur ce qu'elle est maintenant. Voyons quel principe est souvent évoqué (religion, médecine, plusieurs d'entre-nous, institutions en général) pour répondre aux inquiétudes posées par la dysthanasie.

Ce fondement est plutôt simple, mais très efficace. Il s'énonce ainsi : la mort est un événement funeste. Celui-ci a une double signification :

A. La mort est ce qui survient le plus souvent sans avertissement ou avec un préavis très court. Elle est l'inévitable et pourtant, c'est sous la forme de l'aléa qu'elle est envisagée, à la fois contrainte absolue et contingence du moment. C'est ce qui la rend tragique, mais celle-ci diffère de la tragédie classique, car elle est objective et extérieure. Objective, car chacun, sans exception, en est frappé. Extérieure, car elle anéantit toute existence dans sa corporéité, la seule qui compte maintenant. La mort surgit sans raison apparente. Elle annihile une existence pleine de promesses offertes par nos sociétés à une vie heureuse dans ce monde-ci. Elle amène aussi avec soi les existences à bout de souffle sans ménagement³. Elle arrive du dehors ; elle s'est déliée de l'existence. À cet égard, si, pour le christianisme, le péché, la transgression de la loi divine, menait à la mort, ce n'est plus le cas.

B. La mort est événement parce qu'elle s'inscrit dans un temps continu qui repose sur l'idée de la préséance de la vie sur la mort. C'est une idée très puissante et optimiste que celle qui veut que le

³ Les cérémonies funéraires font preuve à cet égard d'une misérable compassion marquée par l'hypocrisie, la dissimulation et l'affectation.

monde, ses composantes vivantes et non vivantes, malgré la possibilité de la mort, persévèrent. La vie se réfléchit toujours elle-même. Lorsqu'elle croise l'être humain, la mort n'éteindrait pas la vie, mais n'en serait qu'un moment négatif. Si elle paraît inévitable, elle ne serait pas irréversible considérée dans la perspective de la vie. La mort n'est pas, a-t-on cru longtemps et certains le croient encore, néant. Sur ce fondement optimiste, elle est vue non pas comme ce qui suspend la vie, en arrête le cours (pour qui est frappé par elle), mais ce qui la reconduit ailleurs. Ce refus du néant est tout simplement étonnant au moment où, plus que jamais, nos sociétés en font l'éprouvante expérience. Dans nos sociétés, quoiqu'on en pense ou en dise, la mort est vécue sous le modèle du néant : de la disparition de toute chose sans possibilité de devenir. Il ne reste rien. C'est un étrange paradoxe que celui de la mort envisagée comme une limite négative posée à l'existence et, en même temps, comme un simple moment dans une vie qui perdure. Ce paradoxe se résout aisément en considérant les deux moments de la mort : mort immédiate, mondane, et mort transcendante (dite aussi « idée de la mort »).

L'évidence de la mort, pour les sociétés comme les nôtres, repose en effet sur deux idées déconcertantes. La première pose la mort comme une menace : la mort serait un danger, un spectre qui nous accompagne pendant toute notre existence. Une menace autrefois ménagée par l'idée d'une autre vie dans un monde meilleur, l'au-delà. Suivant la plupart des croyances en l'au-delà, la vie serait ainsi perturbée, non interrompue, par le dernier soupir. Elle connaîtrait, dans cet ailleurs, des conditions de félicité inimaginable ou la fureur de la damnation. De nos jours, l'idée d'un au-delà n'est pas disparue ; cependant, elle n'a plus cette force de conviction capable de rejoindre le plus grand nombre. La fin de la *politique du salut* n'est pas sans conséquence sur le « ce en quoi consiste la mort » pour nous. Nous l'avons dit plus haut, la mort est de moins en moins liée aux puissances sacrées. Une aporie est constitutive de notre vision séculière : l'importance accordée à l'existence fait en sorte que la mort est considérée comme le danger ultime parce que son imminence imprévisible nous accompagne quotidiennement et, en même temps, tout est mis en œuvre pour en conjurer la toute-puissance, pour en exorciser l'idée. On nous propose le bonheur – matériel – immédiatement. Sommes-nous si

heureux ou plutôt, d'où tenons-nous que nous sommes encore vivants ? L'idée de néant, la peur absurde de la disparition ne contredit-elle pas de manière vexante notre idée de la puissance de la vie ? On peut au moins examiner la proposition.

La seconde idée est complémentaire de la première et touche à la mise en scène sociale visant à atténuer ce sentiment de négativité radicale, mais on voit mal comment on pourrait néantiser le néant lui-même. Ce n'est pas faute de s'y essayer. De l'acceptation de son caractère inéluctable jusqu'à l'espérance dans la vie éternelle, l'être humain tente par toutes sortes de discours – scientifiques, religieux, spirituels, sociologiques, économiques, etc. – de faire prévaloir le principe de *la puissance de la vie*. Comment qualifier ces efforts ? On pourra déjà dire qu'ils sont l'indication d'un problème : la vie et l'existence n'ont pas cette puissance qu'on leur a prêtée. C'est lorsqu'elle est au plus bas qu'on en vante le plus les louanges. On note, en même temps, un déplacement de la mort vers d'autres lieux : la science.

La science s'est rapidement imposée comme le nouveau prophète de la vie éternelle. Le discours prophétique de la science prend la forme d'un problème technique posé par le corps et ses composantes biologiques et génétiques. Ainsi, se développe une volonté de lutter contre la mort sur la base de stratégies d'évitement spectaculaires et sans précédent dans l'histoire. Il y a peu d'époques dans l'histoire – occidentale – où la mort a fait l'objet d'autant d'attention analytique, statistique, médicale, prudentielle (les assurances) et même spirituelle. En même temps, peu nombreuses sont les sociétés ayant accordé tant d'importance à la mort et mis au point tant de pratiques autour de celle-ci. En ce lieu et en d'autres semblables, la mort est toujours vue comme néant : fin de quelque chose sans possibilité de devenir. Comment l'expliquer ? Il faut peut-être soutenir, comme Baudrillard (1975 : 25) que « [...] le social s'est annexé la mort ». La formule est suggestive, mais que signifie-t-elle exactement ?

La mort comme source de la vie

Tout l'intérêt contemporain pour la mort ne voudrait-il rien dire d'autre que la peur de la mort ? Un regard rapide, faisant preuve de

courte vue, répondrait oui à cette question. En fait, si « le social s'est annexé la mort », ce n'est certainement pas parce qu'elle nous inquiète. L'annexer veut dire la mettre sous son autorité. Faut-il comprendre, à la façon de Baudrillard, qu'il s'agit de déposséder l'individu de sa mort ? Il y a de bons arguments pour défendre cette idée. Ce n'est pas ce chemin que nous emprunterons. L'être humain accorde beaucoup de crédit à la puissance de la vie, alors que partout, dans nos sociétés, il n'est question que de la mort et plus encore du néant. Cette situation inusitée traduit cependant une vérité essentielle : plus la société lutte contre la mort, plus la vie elle-même est compromise. Tâchons d'expliquer l'apparente antilogie.

La contradiction est plutôt simple à saisir. L'importance accordée à la mort révèle un changement majeur survenu dans nos sociétés : toutes nos habitudes, tous nos comportements, nos pensées elles-mêmes n'expriment plus maintenant que la mort. Jamais peut-être l'être humain n'a vécu la mort comme aujourd'hui ; j'entends par là que la mort est moins le cœur de ce que nous vivons que l'existence même. La proposition semble insensée ; voyons ce qu'elle signifie avant de juger.

À chaque moment, l'idée de la mort s'impose à nous. Peu d'activités échappent au souci de la mort ; le danger menace toujours. Le sentiment est puissant que l'existence humaine en chacun de ses moments peut s'inverser en son contraire. La mort serait le devenir de toute chose. Que subsume cette affirmation quelque peu provocante ? Il faut l'entendre d'abord le plus simplement : tout ce qui paraît vivant, tout ce qui montre la vitalité de nos sociétés n'est en réalité rien d'autre qu'une forme d'autolyse, soumis à une lente dégradation. Une forme qui se nie sans succès. Arrivée à un certain stade de civilisation, l'existence d'un individu atteint un point de non-retour, une limite à partir de laquelle elle se retourne contre elle-même. Elle s'est accomplie, aujourd'hui dans nos sociétés, dans les termes qu'elle s'était elle-même fixés (bonheur, sécurité, liberté, autodétermination). Certes, son cours a été plus ou moins infléchi par l'individu, mais, en même temps, l'existence s'est vidée complètement de toute substance. Cette lutte contre elle-même est devenue la seule chose qui puisse lui donner le sentiment qu'elle est encore vivante. L'angoisse du néant donne l'impression d'être encore vivant. Fausse impression.

Nous nous demandons : en quoi notre bonheur fait-il problème pour nous, pour les autres ? Suis-je assez libre ? La puissance de vie ne se manifeste plus qu'à partir de la destruction de soi. On ne parle plus du sens de l'existence ; il y a déjà longtemps qu'il a déserté. On désigne ce moment où la vie ne peut que se retourner contre elle-même ; sa puissance n'est plus que volonté de volonté de puissance⁴. Celle-ci est dominée par une puissance calculatrice qui ne peut que s'en prendre à elle-même. Une volonté qui veut dominer est condamnée à se nier elle-même, car elle représente le seul obstacle à la domination ultime (volonté de volonté : son anéantissement). Le retournement est à ce niveau : tout travaille à la mort. Nous vivons sur un cadavre à la manière des enzymes et des bactéries qui œuvrent vaillamment à le décomposer.

La vie est associée à ce qui bouge, la mort à ce qui est inerte. Erreur grossière, comme le montrent nos sociétés. C'est avoir une bien drôle de conception de la mort, une vision métaphysique, que de croire qu'elle est sans vie ou inerte. Il y a bien un chemin pour arriver à disparaître. On ne s'efface pas tout simplement. Toute cette vie grouillante, les activités créatrices, les innovations, les transformations sociales et politiques ne sont rien d'autre en fin de compte que le mouvement d'un corps agonisant. L'art, la science ou la technique, pour ne prendre que ces exemples, ont atteint leur limite. Il n'y a rien qui leur échappe. Ils ne peuvent que se retourner contre eux-mêmes. La poésie cherche à détruire le langage, la technique ne vise plus qu'à détruire la précédente sans autre visée que de se dire progrès. L'activité créatrice ou innovatrice s'inscrit dans un processus d'achèvement d'une société qui meurt. L'art ne vise qu'à détruire l'art et à illustrer la vacuité, absence d'être en soi, de tout. Tout concourt à anéantir l'art. L'activité ou le mouvement n'est pas une preuve de plus en faveur de la vie ; ce ne sont que les

⁴ L'idée est reprise de Martin Heidegger (1971). La volonté de volonté de puissance désigne ce moment où, dans les sociétés occidentales, la volonté de puissance ne cherche qu'à accroître sa puissance à l'infini, suivant en cela le principe de la volonté elle-même qui veut dominer le monde dans lequel elle est plongée. Par exemple, on peut imaginer qu'il ne suffit plus de dominer la nature : la volonté de volonté de puissance veut se surpasser et dominer ceux-là même qui dominent la nature. La technique et la science expriment cette dernière : la raison suffisante, il n'y a rien sans cause, s'applique à tout, y compris à elles-mêmes. On veut tout dominer. On comprend que la raison doive se nier elle-même.

activités de décomposition d'un macchabée avarié et putride. Cette vision de la mort serait, dira-t-on, bien exagérée. En effet, elle soulèverait plus de questions qu'elle n'apporterait de réponses. Je vais essayer de répondre à deux d'entre-elles. Dans un premier temps, comment peut-on affirmer que les sociétés occidentales sont mortes alors qu'elles paraissent bien vivantes⁵ ? Dans un second temps, qui peut prétendre être en mesure d'affirmer cela ? Voyons d'abord ce qu'il est possible de dire à propos de la première question.

La vie comme simulacre

Deux indices indiquent le chemin. Le premier est facile à reconnaître ; nous en avons fait état plus haut. Il s'agit de l'importance de la mort. Dans les sociétés où elle échappe à l'échange symbolique, elle appartient à un processus linéaire. Cette linéarité, largement reconnue, est souvent incomprise. On pense que la vie remplace la mort, ou inversement, dans une dynamique sans fin, qu'on est pris dans un cycle où la vie et la mort participent à un échange continu vers le progrès. C'est l'illusion de la volonté de puissance. L'erreur est facile à reconnaître ; la mort n'est en effet ni une fin ni un renouveau. Elle est l'espace, la matière où l'idée de vie ou celle d'existence fonde l'impression de la subsistance. L'existence, dans ses formes variées (art, médecine, science, technologie, philosophie, etc.), se présente maintenant comme ce qui lutte féroce contre l'inévitable – alors qu'il n'y a pas à lutter, puisque cette existence n'est rien d'autre qu'une forme d'autolyse sociale. La mort est première. Elle est la condition de la vie : celle de son autodestruction (de son néant). Deux exemples illustreront notre propos. Le premier relève d'un constat bien connu. Les sociétés comme les nôtres, qui nous proposent comme objectif un bonheur matériel et spirituel, en l'associant à la possession des choses, inscrivent nos existences dans une dynamique bien singulière. Elles créent l'impermanence, un état

⁵ Elles sont, c'est le moins que l'on puisse dire, extrêmement guerrières. Ne pourrait-on pas dire alors qu'elles sont la mort en acte ? Il est intéressant de noter cet intérêt incroyable pour la guerre, signe de ce qui commence à choir et, plus encore, de ce qui n'est plus vivant.

redoutable. Elles ne peuvent survivre qu'en créant les conditions de leur propre destruction. Elles procèdent de deux façons.

Premièrement. Elles engendrent les problèmes qu'elles doivent ensuite essayer de résoudre sans succès. L'expression doit être entendue ainsi : il n'y a pas d'intention réelle de créer les maux contre lesquelles la société lutte. Ceux-ci sont la conséquence nécessaire de la logique de l'impermanence. En fait, il n'y a plus que des afflictions. On construit des voitures qui tuent des milliers de gens, on s'invente des droits de l'homme pour exploiter et éliminer des millions de personnes, la médecine aujourd'hui ne guérit pas autant qu'elle ne tue (Menant, 2008)⁶, la pollution détruit nos villes et nos vies, les soldats éliminent des inconnus qui ne menacent personne. Ils ne défendent jamais nos sociétés, supposément en danger, etc. L'existence se détruit elle-même ; il n'y a aucun principe, moral, éthique ou spirituel, qui peut l'en empêcher. Lorsqu'on impose de tels principes, c'est que l'existence est rendue à un point de destruction avancée. De cette destruction ne surgissent pas des formes nouvelles de vie. Ce sont plutôt les marques de la mort : partout la mort, jamais la vie. On comprend mieux qu'elle nous obsède tant. Nous n'expérimentons qu'elle.

Deuxièmement. Quant à la logique de la possession, elle se précise ainsi : la mort n'est pas tant la conséquence de nos pratiques sociales que le contrecoup du fait que celles-ci ne conduisent à rien. Lorsqu'on possède tout, réellement ou symboliquement, ou qu'on peut tout faire (liberté réelle ou imaginée), que reste-t-il à faire ou à posséder ? On affirme ici seulement que les pratiques sociales ne renvoient qu'à la destruction de la vie sous différentes formes. Elles sont vides (un vouloir de vouloir) et ne s'alimentent qu'à la mort. Elles sont vides, car elles n'ont d'autre visée qu'elles-mêmes ; le souci pour une vie meilleure les préoccupe moins que la performance technique ou poétique. La liberté d'expression, poussée à des extrémités allant jusqu'à l'anathème, pour prétendre seulement qu'on a le droit de dire ce que l'on veut. Les pratiques sociales ont atteint leur limite, l'art se retourne contre lui-même, la technique a des effets contraires au progrès promis. Comment

⁶ S'il est question d'une responsabilité de notre santé qu'on nous retire, Menant souligne les problèmes que pose une médecine proposant des traitements dont les effets secondaires sont souvent pires que la maladie censée être soignée.

expliquer cela ? Ce n'est pas, une fois encore, une question d'intention, mais la conséquence de l'évidement de nos actions. Elles ne mènent à rien. Ont-elles seulement perdu de vue la raison qui les anime ? Il faut répondre par la négative, d'une part parce qu'il ne s'agit pas de raison d'être. C'est qu'elles se sont tournées vers la mort, c'est-à-dire la destruction de ce qui est devenu leur nouvelle condition de possibilité. Elles ne peuvent avoir de raison d'être puisqu'elles ne sont rien d'autre que l'action, destruction, de la mort elle-même, d'autre part parce qu'elles ne tournent pas à vide, comme on pourrait peut-être le penser, puisque la mort n'est ni tout à fait le néant ni l'inerte. Elle est plutôt un long processus de décomposition, d'autodestruction continue, sans fin, qui laisse croire à la possibilité du renouveau ou, pire encore du retour inévitable de la vie. À la mort ne succède que la mort. La mort exige la vie pour s'accomplir. La destruction s'impose à nous comme seul mode d'être au monde. L'impermanence.

On voit comment on peut penser cela, car tout autour de soi concourt à cette dégradation lente et sans fin de ce que l'on nommait, il n'y a pas si longtemps encore, la vie. Comment peut-on considérer l'éphémère comme plus puissant que la mort ? Celle-ci est première⁷ et la vie n'est rien d'autre que son mouvement. « La vie est éternelle pour l'esprit et éphémère pour la mort, car la mort *précède et survit* à la vie » (Cioran, 1995 : 174 ; italiques du texte original).

L'individu est pris dans cette même logique de l'avoir ; il n'a que mépris pour son semblable. Il croit à l'amour, à la compassion ; il ne peut s'empêcher en même temps de détruire son semblable sans aucune autre raison que parce qu'il existe. La preuve de l'amour, c'est la haine de l'autre. Nos existences sont méprisables parce qu'elles reposent sur le principe de l'impermanence. Comment, dans ces conditions, rencontrer l'impératif d'être soi-même ? C'est une exigence impossible à atteindre. Une tâche qui suppose une destruction de soi, puisqu'être soi-même est d'abord une chose à accomplir, qui conduit au mépris de soi, car je suis incapable d'y parvenir devant les contraintes sociohistoriques qui

⁷ Il n'y a pas de hiérarchie entre la vie et la mort ; il n'y a que la mort et l'activité qu'elle génère, que la philosophie et tous les autres savoirs, toutes les autres sciences, s'évertuent à nier au profit de la vie. On ne peut mieux servir la mort.

pèsent sur tout individu, et le sens de cet être soi m'échappe de plus en plus dans un monde absurde. Incapacité qui me renvoie l'image d'un être méprisant qui se replie sur l'avoir sans espoir de rédemption. Comprenons bien : si nos existences n'ont rien d'autre sur quoi s'appuyer, pour trouver une raison d'être, que la possession ; chacun est alors un adversaire pour l'autre. Un adversaire très redoutable qui, pour détenir ce que je possède ou ce que je désire posséder, est prêt à tout. *Ce prêt à tout* est sans nuance même si l'on voudrait qu'il y en ait. La pensée de la possession, dans ces diverses expressions, ne conduirait pas à la mort si on acceptait qu'elle ne renvoie pas à une forme de cannibalisme. Pour y parvenir, il faudrait voir la possession comme un processus complexe par lequel un individu intègre, pour les faire siennes, l'ensemble de ses composantes biologiques (maîtrise de son corps), psychiques (de sa vie intellectuelle), sociales et technologiques. Ainsi la possession permettrait une forme d'aséité.

Ce n'est pas le cas : la forme de possession qui est la nôtre est de celles qui dépossèdent, car l'existence n'a plus qu'elle-même pour objet. Déposséder, le mot signifie priver quelqu'un de quelque chose de matériel ou d'immatériel. De quoi sommes-nous dépossédés ? Il faudrait répondre : de notre mort, en tant qu'elle engage la totalité de notre être : corps, esprit ou âme. Cette réponse est convenue, on l'attendait puisque l'on est habitué à raisonner en termes de gains et pertes. Notre façon de voir la mort nous a privés d'une conception de l'être humain complet. Ce n'est pas notre chemin ni la réponse que nous souhaitons proposer maintenant. C'est le vouloir la mort, la volonté de mort qui est détruite.

L'existence n'a plus que la destruction pour vibrer à nouveau, pour se sentir émue, pour se croire encore vivante. « L'état de santé, écrit Cioran, est un état de non-sensation, voire de non-réalité. Dès qu'on cesse de souffrir, on cesse d'exister » (Cioran, 1995 : 1469). Il faut alors parler de la volonté de mort en un sens précis. Le vouloir n'est rien d'autre qu'un état d'exaspération, de crispation. La mort n'est pas que le laisser-faire, le laisser-aller de toute chose, l'aboutissement inévitable. Ce serait croire que mourir est une chose facile et inévitable. Son vouloir ne signifie pas la recherche du repos. La mort n'est pas absence de mouvement, de changement, inertie : il ne faut pas l'imaginer ainsi. Elle est le mouvement ininterrompu de décomposition. Elle s'alimente moins à la vie,

qu'elle ne participe activement à sa dégradation sans fin. L'existence est l'outil de la mort pour parvenir à sa fin. L'inversion est visible, pourtant pas souvent aperçue. La mort est une activité, c'est ce qui explique qu'on peut en parler au même titre que l'existence. Dynamisme qui survient à la condition que l'existence perde sa prépotence, ce qui est très difficile dans un monde où tout est volonté de puissance. On donne non seulement en général mais presque toujours, à la vie une primauté qu'elle n'a pas. La mort est la vie qui s'exaspère elle-même.

Qui parle ?

Comment sommes-nous en mesure de parler ainsi de la mort ? Notre propre discours n'est-il pas en contradiction avec ce qu'il énonce ? C'est certain, car il ne peut lui-même échapper à l'antinomie de la mort. Il accepte cependant, mais ce n'est pas là une consolation, qu'il travaille de concert avec la mort, qu'il l'appelle à chaque instant, qu'elle ne le quitte jamais. Détruire. Comment cela serait-il possible ? Chaque fois qu'il énonce quelque chose, c'est toujours la mort qui travaille. Il ne parle pas de quelque chose : énoncer, je veux dire l'acte d'énonciation, est toujours une manière de détruire la chose dont on parle. Il ne crée pas une proximité avec les autres choses ; l'énoncé est une hétérogénéité irréductible sans sujet, sans signification, sans rien d'autre que l'espace où il a pris forme. Cet espace, comment faut-il le comprendre s'il n'est ni le lieu d'un sujet ni un moment de production de signification ?

Si celui qui parle n'admet aucune vérité, c'est moins parce qu'il s'autoriserait d'un relativisme radical que parce qu'il est lui-même l'action de la mort sur la vie. Il ne dit rien, il ne s'appuie sur rien d'autre que sa propre mort. Il détruit l'existence dans toutes ses formes matérielles. Il n'y a aucun refus, aucune autre volonté que celle de la mort qui anime ce discours. Qu'y a-t-il de si difficile à concevoir dans l'impermanence que la mort en acte ? Rien, si l'esprit ne se révoltait pas devant la possibilité de son propre effacement. On lutte contre la mort. Pourtant, comment nier l'absolue présence de la mort ? Par l'esprit seulement ! En pratique, elle est partout autour de nous. Elle est en acte : la mort est là-devant sous toutes ses formes. Nous vivons dans un monde où la

mort fait foi de tout, où tout doit être anéanti au nom d'un faux recommencement qui n'est qu'une nouvelle façon de reconduire, à des niveaux de meurtre, de destruction, d'annihilation, toute existence et toute vie. Quelle volonté peut nous arracher à une telle évidence ? Il n'y en a aucune, si ce n'est la seule volonté (volonté de volonté de puissance) qui n'hésite pas à se détruire elle-même pour seulement être... rien.

La dérive sécuritaire des sociétés occidentales n'est pas l'explication de ce pessimisme, tout au plus l'indice de ce qui depuis les Grecs s'annonce : le nihilisme. Le mot est galvaudé, on le sait tous. Il faut l'entendre le plus simplement possible comme le moment, le destin de la fin des toutes les valeurs. Faudrait-il en conclure au déclin des sociétés occidentales ? Il y aurait de très bonnes raisons de le faire. Essayons en terminant, il sera toujours possible de revenir sur l'hypothèse de la décadence, de souligner deux choses : a) l'importance de la mort n'implique pas la fin de l'existence ni la disparition des sociétés. On s'en doutait ; b) le nihilisme montre seulement ce que signifie vivre sous l'empire de la mort. Plus on crée des valeurs, plus nous nous plaçons sous la tutelle de la mort. L'impermanence.

Bibliographie

- BAUDRILLARD, Jean. 1975. « L'économie politique et la mort ». *Traverses*, no 1 (septembre), p. 17–27.
- CIORAN, Emil M. 1995. *Œuvres* : « Le livre des leurres [1936] », p. 113–277 et « Écartèlement [1979] », p. 1409–1504. Paris : Gallimard.
- HEIDEGGER, Martin. 1971. *Nietzsche*. Volumes 1 et 2. Paris : Gallimard.
- MENANT, Marc. 2008. *La médecine nous tue*. Monaco : Éditions du Rocher.
- SCHOPENHAUER, Arthur. 1998. *Le monde comme volonté et comme représentation*. Trad. de A. BURDEAU. Paris : Presses universitaires de France.

Abstract : Our societies demonstrate a relentless and unprecedented concern for death. Could it be said that this interest is proof that they seek to ward off its harmful power ? This is not the case. On the contrary, today, more than ever, life has lost all precedence ; it has become the raw material of death. It constantly annihilates all forms of life, not to approve new, and better ones, or, if we refuse the value judgment, to allow life to persist. The mistake lies in our belief in the power of life, whereas it is defeated by a still greater power than that of the will : nothingness. There is nothing to overcome ; nothingness is always first and last.

Keywords : death, life, nothingness, dysthanasia, transcendence, simulacrum, nihilism
